

rouge et noir

mai 1978

95

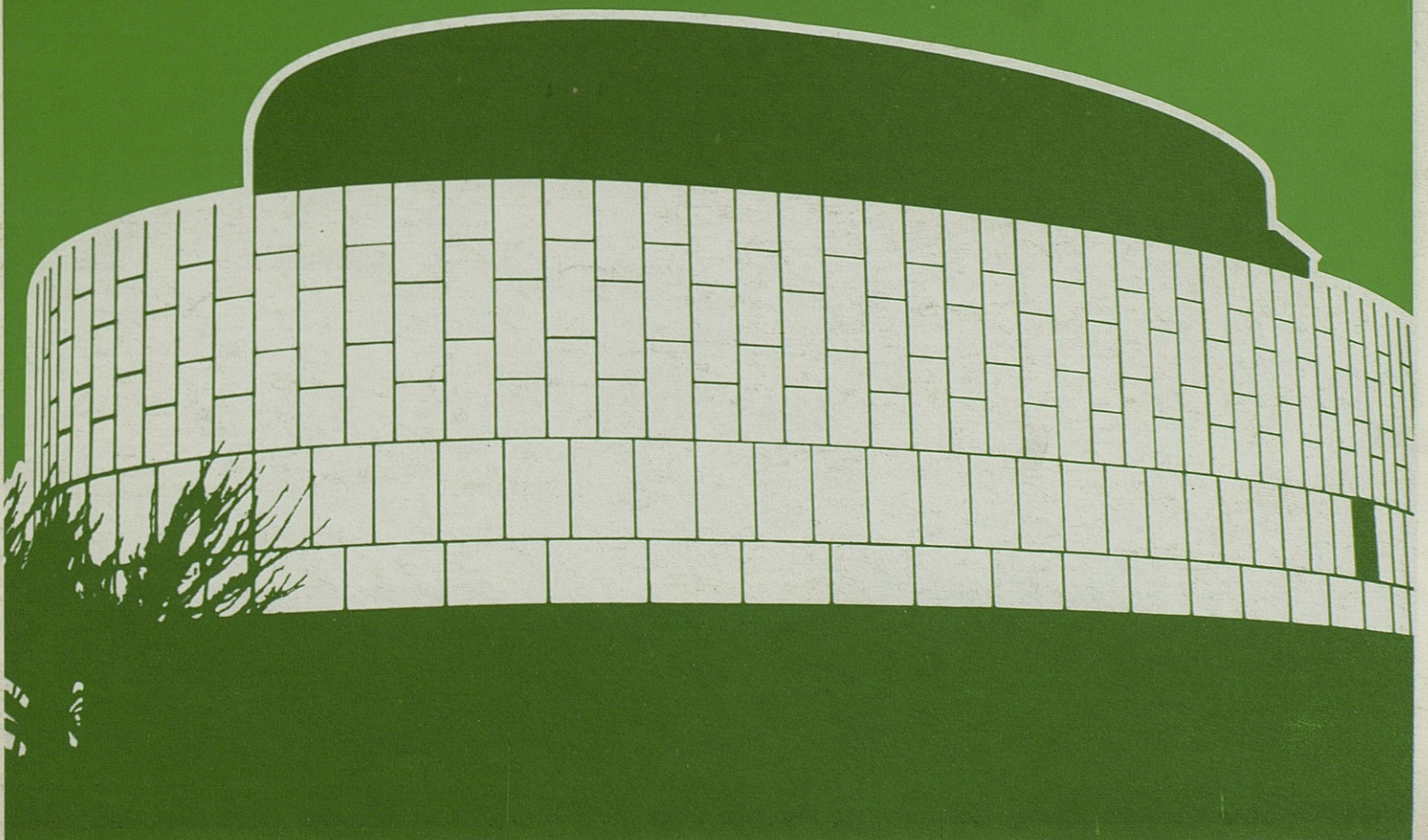
mensuel

prix : 3 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

68 | 78

dix ans
de vie culturelle





LE FESTIVAL JOUR PAR JOUR

avril

Vendredi 21	Monciné	Le Charbonnier (Algérie)
Samedi 22	Péri	Inauguration officielle du Festival
	Monciné	1789 (France)
Dimanche 23	Voltaire	Journée Italie
	Halle	Repas personnes âgées
	Monciné	Cancao da Lisboa (Portugal)
Lundi 24	Domaine	Journée anti-impérialiste
Mardi 25	Monciné	Josette (France)
	Monciné	Acto da Primavera (Portugal)
Mercredi 26	Bibliothèque	Poésie Océan 00
	Paul Bert	Las viejas dificiles (Théâtre espagnol)
Jeudi 27	Paul Bert	Las viejas dificiles (Théâtre espagnol)
	Monciné	Le vent des aurès (Algérie)
Vendredi 28	Monciné	Calabuig de Berlanza
	A. Croizat	Contes et danses du Moyen Age
Samedi 29	Voltaire	Journée Portugal
	Monciné	Une minute d'obscurité (Chili)
	Péri	Le premier, mais (poèmes et chansons internationaux)
	Delaune	Tournoi international de football cadets
Dimanche 30	Delaune	Tournoi international de football cadets
	Halle	Journée internationale de la chanson (Italie, Espagne, Portugal, Algérie, France)

mai

Lundi 1 ^{er}	Delaune	Tournoi international de football séniors
Mardi 2	A. Croizat	Concert Beethoven Schumann
	Péri	Georges Fournial (la classe ouvrière en Amérique latine)

Mercredi 3	Paul Bert	Baal de Brecht
	Péri	Marcel Caille « l'assassin était chez Citroën »
		débat libertés
Jeudi 4	Sonacotra	Journée maghreb
	Monciné	O leao da Estrela (Portugal)
Vendredi 5	Monciné	Un jour de novembre (Cuba)
	Voltaire	Dernier bal (théâtre de l'Unité)
Samedi 6	Voltaire	Journée Espagne
	Monciné	Sallama (Algérie)
	Paul Bert	Le premier, mais (chansons et poèmes internationaux)
Dimanche 7	Voltaire	Journée Amérique latine
	Monciné	Brandos costumes (Portugal)
	Centre Ville	Grand Prix cycliste
Mardi 9	Voltaire	Concert d'accordéon
Mercredi 10	Paul Bert	Veillée historique
Jeudi 11	Monciné	Metello (Italie)
	Voltaire	L'Affaire Schlumpf (théâtre)
Vendredi 12	Monciné	Antonio das Mortes (Brésil)
	Péri	L'ouvrier vagabond
Samedi 13	Voltaire	Journée Algérie
	Monciné	Quand les femmes ont pris la colère (France)
Dimanche 14	A. Croizat	Dzéké, musique africaine
Mardi 16	Monciné	1 compagni (Italie)
	Eglise	Concert Bach-Schumann-Mozart, etc.
	La Salette	Le premier, mais (chansons et poèmes internationaux)
Mercredi 17	MJC Village	Sicila 78, vidéorama
	FJEP	L'atelier théâtre MJC
	Paul Bert	Sicila 78, vidéorama
Jeudi 18	MJC Sud	Os direitos do Homen
	Péri	Mourir à Madrid (Espagne)
	Monciné	Débat avec A. Zehraoui
	Domaine	Tournoi franco vietnamien de tennis de table
Vendredi 19	Delaune	Journée Algérie
	Domaine	Sicilia, vidéorama
	MJC Village	Le sel de la terre (USA)
	Monciné	La Madre, de Gorki (théâtre Espagnol)
	Paul Bert	L'assemblée des femmes (Aristophane)
	Parc municipal	Grande fête associative communale
Samedi 20	Le Mûrier	La strada (Italie)
	Monciné	Chronique des années de braise (Algérie)
Dimanche 21	Monciné	

sommaire

Dix ans d'activités culturelles : cela fait un anniversaire. Dominique Wallon indiquait dans le précédent numéro de ce journal que, sans être des « fanatiques de la commémoration » nous avons décidé, comme on dit, de marquer le coup !

Comment ?

D'abord, en proposant au public grenoblois et dauphinois, pendant trois semaines – du 16 mai au 4 juin – une programmation ouverte et susceptible d'intéresser des catégories sociales très larges.

Une semaine de poésie avec une **Fête de poésie**, renouant ainsi avec une tradition que nous avons un peu oubliée. Des spectacles dramatiques : **Le violon nomade** monté par le Théâtre-Action sur un long poème de Jeanne Combaz et **David Copperfield** d'après Charles Dickens, produit par le Théâtre du Campagnol en collaboration avec le Théâtre du Soleil – pièce que nous serons seuls à accueillir en province et dont le succès, à la Cartoucherie de Vincennes, ne se dément pas depuis six mois. L'accueil d'une compagnie de danse prestigieuse, celle de **Murray Louis** qui nous vient des Etats-Unis et un concert consacré à Benjamin Britten avec le ténor **Ion Piso** et l'**Ensemble Instrumental de Grenoble**. Enfin, anniversaire oblige, une série de films retraçant, sur le vif, ce qu'on a appelé pudiquement les « événements » de **Mai 68**.

Mais cette programmation, à laquelle il faut ajouter les **Rencontres sur 10 ans d'action culturelle** organisées par l'Association (voir page 4), pour intéressante qu'elle soit et quelque effort qu'elle ait demandé, se rapproche, somme toute, de ce que la Maison propose au fil d'une saison. Aussi, avons-nous cherché à donner à ce X^e anniversaire un caractère un peu plus *festif*.

Nous avons constaté que si la Maison avait 10 ans, l'Union de quartier Malherbe en avait 20. Or, ce quartier est notre voisin : nous avons donc décidé de *faire la fête* ensemble et cela durant un week-end tout entier, du samedi 20 mai au dimanche 21 au soir. Pour cela des parades, des animations de rues, des tournois, un cross, des stands, un corso fleuri, un pique-nique, un dîner au snack et une succession de spectacles sur les places du quartier – le tout naturellement à entrée libre.

Ainsi on pourra voir, entendre notamment l'Orphéon des Trois Orphelines, la Compagnie Foraine et ses **Saltimbanques**, les Tréteaux de l'Isère dans l'**Assemblée des femmes**, du *flamenco* avec le guitariste **Vincente Pradal** et le chanteur **Juan Varea**.

A ce double anniversaire, nous espérons que vous participerez nombreux et que vous viendrez, ainsi, partager le plaisir des habitants du quartier comme celui du personnel de la Maison.

Jacques Laemlé



dessin de J. Touchet

5 théâtre

A l'occasion de la venue à Grenoble de **David Copperfield**, présenté depuis six mois à la Cartoucherie de Vincennes par le Théâtre du Campagnol, Jean Delume a rencontré le metteur en scène, Jean-Claude Penchenat. Celui-ci donne son point de vue sur la mise en théâtre d'un roman et du souvenir que nous avons pu en garder. Et puis la présentation de l'**Assemblée des femmes** d'Aristophane que la Maison décentralise, en mai, dans le département.



photo Oleago

8 danse

Murray Louis à Grenoble, après Carolyn Carlson et Alwin Nikolaïs. Lise Brunel dit ce que ce danseur et chorégraphe américain apporte à la danse contemporaine : un jeu, un rire, des mouvements, où l'on peut retrouver Fred Astaire et Chaplin.



photo X

9 cinéma

Mai 68-mai 78 – dix ans déjà qu'un énorme courant d'air a balayé l'Europe et la France. Quels témoignages nous donnent aujourd'hui les caméras ? Dix films pour le savoir. Mais retrouverons-nous nos souvenirs ?



Photo tirée du film « Les vacances de M. Hulot ».

10 calendrier

A noter encore : Le cinéma avec **Les vacances de Monsieur Hulot** les 9 et 10 ; **Discritique**, le 13 ; le débat sur **Le travail manuel et la culture** le 2 juin. Et surtout **La fête de la Maison et du quartier Malherbe** (week-end des 20 et 21 mai) et **Les Rencontres sur l'action culturelle** organisées par l'Association à l'occasion de notre X^e anniversaire (les 26, 27 et 28 mai).



Gravure 19^e siècle

12 arts plastiques

Yann Pavie revient sur le travail de **Jacques Durand** : la mise en cause d'une certaine forme de sculpture. La présentation d'un ensemble d'expositions consacrées au thème du **travail** : comment la peinture, le dessin et la photographie se représentent le monde industriel.



Photo Marie-Jésus Diaz

14 littérature

Philippe Dorin s'était donné cinq mois en janvier pour mener à bien un travail sur la poésie. Il présente ici le dernier : **Une fête de la poésie** avec plusieurs animations. Et un spectacle : **Le violon nomade** monté par le Théâtre-Action. Il a posé à l'auteur du texte, Jeanne Combaz, quelques questions : ses réponses illustrent la démarche de cette équipe.

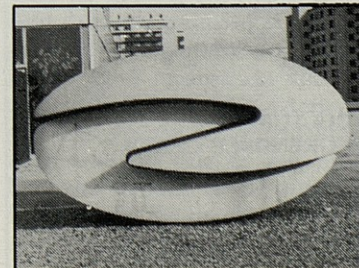


Photo X

16 dossier

La Maison de la Culture a dix ans : nous avons demandé à Michel Philibert, président de l'Association pour une Maison de la Culture à Grenoble dès 1965 et président de l'Association de gestion pendant huit années, de retracer pour les lecteurs de "Rouge et Noir" le combat qui a été mené à Grenoble pour que naisse cette Maison, il y a maintenant treize ans. Une

décentralisation

L'assemblée des femmes

par Les Tréteaux de l'Isère

L'assemblée des femmes est une comédie écrite au V^e siècle avant Jésus-Christ par Aristophane. Ce contemporain des plus grands penseurs et écrivains de l'Antiquité grecque (Platon, Sophocle, Socrate...) jetait sur la société de son époque un regard aigu et sarcastique, faisant preuve d'un jugement d'une totale liberté. Plusieurs de ses œuvres ont été jouées à notre époque avec beaucoup de succès. Faut-il rappeler, notamment, *La paix*, montée par Jean Vilar au T.N.P. ?

Avec *L'assemblée des femmes*, Aristophane aborde un sujet qui lui tenait à cœur : celui du rapport entre les hommes et les femmes au sein de la collectivité sociale – en l'occurrence la cité athénienne. La pièce pourrait avoir pour sous-titre : « Quand les femmes prennent le pouvoir ». Non point à la manière d'un mouvement féministe, et non en vue de faire triompher des revendications particulières. Simple-ment, elles constatent que les choses vont mal dans la cité et concluent qu'elles doivent se substituer aux hommes à la tête des institutions. Par différents moyens, elles les empêchent de sortir de chez eux. Le pouvoir leur appartient d'autant mieux qu'elles ont revêtu les habits masculins, sans lesquels (à Athènes comme jusqu'à une époque récente !) aucune autorité politique n'était concevable !

Les mesures prises seront radicales : tous les biens appartiennent désormais à la collectivité – et les femmes aussi ! Mais – équitable retour des choses ! – les vieilles et les laides auront priorité sur les jeunes et belles !

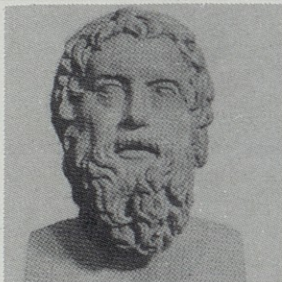
C'est dire qu'il ne faut pas chercher dans *L'Assemblée des femmes* une démonstration sociale ou politique rigoureu-

sement élaborée. Il sera plus sage de ne vouloir y découvrir qu'un enchaînement de situations cocasses, constituant un spectacle accessible à tous, dans une perspective de divertissement.

La pièce sera jouée par les Tréteaux de l'Isère. Ceux-ci, fondés en 1977, ont déjà présenté à Grenoble et dans le département *Les Fourberies de Scapin* de Molière et *Oncle Vanja* de Tchekhov.

La compagnie est dirigée par Louis Beyler. Ancien élève de l'École d'Art Dramatique de Strasbourg, ayant longtemps travaillé à la Comédie des Alpes sous la direction de René Lesage et Bernard Floriet, Louis Beyler a mené de front une triple carrière de comédien, de metteur en scène et, depuis quelques années, de professeur au Conservatoire d'Art Dramatique de Grenoble. Il a animé le Festival de Vizille de sa fondation à 1976, montant des spectacles conçus pour un public le plus large possible.

Ce spectacle est proposé, en décentralisation, dans le département durant tout le mois de mai. Renseignements auprès de l'animateur théâtre ou du service des relations avec les collectivités.



rouge & noir
95

journal d'information de la maison de la culture

Directeur de la publication :

Henry Lhong

Rédacteur en chef :

Jacques Laemlé

Secrétaire de rédaction :

Marie-Françoise Sémenou

Secrétariat :

Nicole Chevron

RUBRIQUES :

Arts plastiques :

Yann Pavie

Cinéma :

Jean-Pierre Bailly,

Littérature :

Philippe de Boissy, Philippe Dorin

Musique :

Jean-François Héron

Sciences :

Jean-Yves Bertholet

Société :

Dominique Labbé

Théâtre :

Jean Delume

A également collaboré à ce numéro :

Lise Brunel

Page de couverture :

affiche d'Albert Peters

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**

Commission paritaire

des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE

B.P. 70-40 - 38020 GRENOBLE CEDEX

TEL. (76) 25.05.45

Tirage : **12 000 exemplaires**

Le numéro : **3 F**

Abonnement (**10 numéros**) : **16 F**

rencontres sur l'action culturelle 26-28 mai

Présenter l'objet de ces rencontres revient à expliciter une réponse que les organisateurs – association de gestion, équipe de direction – ont voulu apporter à la question : comment profiter d'un dixième anniversaire pour dresser un premier bilan du travail réalisé et approfondir la réflexion sur les perspectives de l'action culturelle ?

Faire un bilan spécifique de la Maison de la Culture de Grenoble correspond sans doute à une nécessité, mais implique que soit d'abord menée une réflexion plus large sur les modifications intervenues dans la vie sociale et culturelle à Grenoble comme sur le développement d'autres expériences d'action culturelle.

C'est pourquoi nous avons souhaité organiser des rencontres qui permettent une double confrontation :

- Entre la Maison de la Culture, d'autres équipes d'action culturelle et des représentants des forces sociales avec qui, les uns et les autres, nous entretenons des relations de travail à Grenoble et dans le département sur des thèmes où la Maison de la Culture est certes engagée mais n'est pas nécessairement la seule ou la plus importante partie prenante.

- Entre tous ces acteurs grenoblois et d'autres équipes d'action culturelle illustrant des situations, des démarches ou des types d'intervention très diversifiés sur le plan national de manière à échanger et approfondir les analyses sur la nature et la place de l'action culturelle dans les conditions concrètes de la société française d'aujourd'hui.

Les rencontres comporteront un travail en ateliers sur des sujets particuliers et trois débats publics. Ces travaux donneront lieu à une publication.

Programme

Vendredi 26 mai

17 h : Ouverture des rencontres dans le cadre de l'inauguration de l'exposition « Le travail et ses représentations ».

17 h 45 : Présentation des rencontres.

De 18 h à 19 h 30 et de 21 h à 23 h : Débat : **L'action culturelle dans la Société.**

Samedi 27 mai

De 9 h à 12 h et de 14 h 30 à 17 h 30 : Réunion des ateliers (sur inscription).

1. l'action culturelle en zone rurale et dans un département
2. l'action culturelle et l'animation des communes et des quartiers urbains.
3. l'action culturelle et les entreprises.
4. l'action culturelle et la reconnaissance des patrimoines culturels nationaux.
5. l'action culturelle, l'enfance et le système éducatif.

De 18 h à 19 h 30 et de 21 h à 23 h : Débat : **Action culturelle et création.**

Dimanche 28 mai

De 14 h 30 à 17 h 30 : Débat : **L'action culturelle et les pouvoirs.**

david copperfield

ou les noces du théâtral et du romanesque

Pour cinq représentations (du 31 mai au 3 juin), la Maison de la Culture accueille **David Copperfield**, spectacle tiré du roman de Dickens et présenté par le Théâtre du Campagnol (en co-production avec le Théâtre du Soleil).

Le metteur en scène, Jean-Claude Penchenat, est venu à Grenoble étudier les modalités d'implantation du spectacle sur le plateau de la grande salle. Nous lui avons, à cette occasion, posé quelques questions.

David Copperfield est joué depuis près de six mois à la Cartoucherie de Vincennes. Si l'on fait abstraction des qualités de la réalisation, qu'est-ce qui explique un tel succès ?

J.-C. P. – Je crois que c'est la mémoire du roman. La mémoire que les gens ont gardée de ce roman, et la mémoire que nous en avons, nous, retrouvée et avisée par notre travail. Mais les adultes qui viennent ont parfois complètement oublié le sujet de **David Copperfield** (ils confondent avec **Oliver Twist** ou avec **Les grandes espérances** !). Ils redécouvrent alors en même temps leur enfance, les souvenirs de leur propre enfance liés aux souvenirs de ce roman. Il se produit, en somme, une coïncidence entre un titre magique, la mémoire qu'on en a, et ce que nous avons fait : un spectacle sur le souvenir de **David Copperfield**.

Les enfants, les adolescents même, n'ont pas forcément la mémoire du roman, au sens où vous l'entendez. Comment réagissent-ils ?

J.-C. P. – Pour les adolescents, ce qui les étonne souvent, c'est de trouver chez Dickens comme un signe avant-coureur de choses qui ont été découvertes plus tard : ainsi tout l'aspect freudien, les rapports parents-enfants. Il y a des aspects qui les troublent... Pour les plus jeunes, un exemple : le rôle de la mère et celui de la femme de David sont joués par la même comédienne. Alors, il arrive que les enfants le traduisent en disant : « Mais il épouse sa mère ! » Je pense aussi à la scène où sa mère est en train de coucher David et où celui-ci lui pose des questions sur son père et sur la mort. Elle lui raconte l'histoire de Lazare et David dit : « Mon père, je ne veux pas qu'il revienne ! » C'est une réplique qui fait rire tous les soirs, c'est un rire de complicité. Le père est refusé, et il y a des soirs où il est refusé par toute la salle !

Ce qui est frappant, c'est que les enfants supportent sans broncher un spectacle de près de trois heures...

J.-C. P. – Il y a pour eux une possibilité d'identification avec le héros, cela va, en tous cas, jusqu'à la fin de la première partie, la fin de l'enfance. Ils sont assez fascinés, ils ne bougent pas ! Il faut dire que le rôle de David est tenu par un jeune comédien (il a vingt et un ans) qui a encore en lui son enfance, qui la joue et la montre. Les enfants ne sont pas re-



photo Gamma

présentés par un des leurs, mais enfin ils sont représentés...

Les adolescents, eux, il y a des moments où ils sont gênés ; ils auraient besoin, peut-être, de plus de recul, d'ironie. On trouve chez Dickens ce mélange d'ironie et de tendresse, mais quand il y a tendresse, elle est vraiment avouée (aujourd'hui, c'est quelque chose qui a complètement disparu au théâtre et même bien souvent au cinéma) ; alors, on n'a pas voulu s'en tirer par l'ironie, on ne prend pas de distance, on joue le jeu. Et après, les spectateurs analysent, jugent comme ils ont envie de juger. Mais il est évident que la lecture qu'on peut avoir aujourd'hui de **David Copperfield** n'est pas innocente. Nous ne sommes plus des lecteurs de feuilletons du XIX^e siècle ! Le spectacle permet de découvrir un peu la morale de cette période, des choses qui étonnent beaucoup. Parce que le XIX^e siècle, c'est à la fois le Moyen Age et... nos arrière-grands-parents !

Vous avez travaillé pendant un an à la réalisation de ce spectacle. C'est assez exceptionnel. Comment cela s'est-il passé ?

J.-C. P. – Nous avons répété pendant les six premiers mois dans un vieux temple protestant et désaffecté qui était assez petit. Mon idée, au départ, était de jouer **David Copperfield** dans un endroit qui serait comme une espèce de maison abandonnée, et qui revivrait au fur et à mesure du spectacle... Quand il a été question de la Cartoucherie, j'ai été un peu effrayé par les dimensions du lieu. Mais il se trouvait que ce qui m'intéressait dans Dickens, c'était le dessin des personnages. Ils ont un dessin extrêmement marqué, ce sont des personnages de théâtre, en fait. Il

suite page 6 ►

Le Théâtre du Campagnol est formé d'un groupe de comédiens dont certains avaient d'abord constitué un atelier de travail sous la direction de Jean-Claude Penchenat. Cet atelier a débouché sur la réalisation d'un spectacle en 1976 : **Le triomphe de l'amour**, de Marivaux, joué au théâtre de l'E.N.S. et au théâtre de l'Aquarium. Ce fut ensuite la grande entreprise de **David Copperfield**, réunissant vingt-cinq comédiens à la Cartoucherie de Vincennes.

Le metteur en scène, Jean-Claude Penchenat, a joué un rôle de premier plan dans l'aventure du théâtre du Soleil, à laquelle il a participé jusqu'à l'Age d'or.



Photo Jean-Claude Bourbault

fallait les sortir du roman et leur rendre une théâtralité efficace et effective. Souvent, les comédiens me disaient : « Tu ne penses pas que c'est trop outré, trop fort ? » – et moi, je trouvais toujours qu'on était en dessous. Quand on s'est retrouvé avec ces personnages dans ce lieu gigantesque, ça a donné cette espèce d'intimité sur laquelle on avait beaucoup travaillé au départ, mais haussée à une dimension presque épique. Cela peut paraître très paradoxal, tout à fait dangereux, l'intimité sur un plateau tellement grand..., mais, en fait, ça a fonctionné.

Plus précisément, comment s'est déroulé le travail d'élaboration ?

J.-C.P. – Dans les trois premiers mois, les comédiens se sont fait les uns aux autres des récits sur leurs propres souvenirs d'enfance, vrais ou faux ! Je leur disais : « Je ne vous demande pas un récit autobiographique, ou un psychodrame, mais faites-moi croire que, quand vous parlez de vous, c'est vrai. » Je les amenais à mentir constamment – ce que fait Dickens, puisque dans le roman, il s'invente un père, il s'invente une mère, et que, par contre, son père et sa mère sont montrés sous les traits de deux autres personnages, M. et Mme Micawber.

Après quoi, on a commencé des récits à l'intérieur des personnages, c'est-à-dire que ce sont les personnages qui se sont racontés eux-mêmes. Il y a eu une première sélection des personnages qui nous paraissaient importants ; puis quand le jeu les a faits vraiment apparaître, reconnaître, alors on les a confrontés dans les situations qui nous semblaient les plus intéressantes par rapport à ce que nous voulions montrer de **David Copperfield**.

Cette sélection a obéi à quels critères ?

J.-C. P. – Il y avait des thèmes qui nous attiraient particulièrement : les rapports entre

parents et enfants, le regard des enfants sur les adultes, le monde des hommes-enfants et celui des hommes-adultes, le monde des hommes et celui des femmes. C'est ainsi, par exemple, que **David Copperfield** est une espèce de galerie de toutes les possibilités qu'avaient les femmes de l'époque victorienne ; peu de possibilités, d'ailleurs : il y a la femme-épouse-mère (c'est-à-dire la femme victorienne idéale), puis la femme-enfant-objet, puis la femme excentrique, puis la putain.

Et David, lui, est un enfant élevé par les femmes. Dickens se moque un peu de lui à cause de cela, de sa naïveté. Quant aux hommes qu'on trouve dans le spectacle, ils sont tous très désagréables, vraiment odieux...

Donc, avec cette sélection, nous sommes arrivés à six ou sept heures de représentation. Et il a été très dur, ensuite, de ramener l'ensemble à trois heures...

La musique a une très grande importance...

J.-C. P. – Bien sûr, puisque ce qui déclenche la mémoire, souvent, c'est musical. Les comédiens ont travaillé aussi pendant un an avec Michel Dérouin sur différents chants victoriens. Ceux-ci sont interprétés soit en chœur, soit en solo et ils ont pour rôle de ponctuer l'action.

Dans votre lieu scénique, il y a deux zones. Allez-vous pouvoir les retrouver à Grenoble ?

J.-C. P. – Nous allons essayer, oui ! Il y a la zone toute propre et toute nette, éclairée par les lustres victoriens, avec le piano, l'harmonium, les tapis – et qui est délimitée par des bancs sur lesquels viennent s'asseoir tous les personnages de la mémoire de David. Et derrière, il y a l'inconscient, tout ce qui est dans sa tête et qu'il fait revenir s'il en a envie, ou qui intervient sans qu'il le sollicite. Cette zone-là, c'est un débarras, un immense grenier. Les comédiens prennent les objets de cet

David Copperfield sera présenté dans la grande salle (limitée à 700 spectateurs). Le spectacle dure environ trois heures (avec entracte).

On notera les horaires spécialement retenus :

- une matinée à 15 h le samedi 3 juin ;
- deux soirées avancées à 19 h 30 le jeudi 1^{er} et le vendredi 2 juin ;
- deux soirées à 20 h 45 le mercredi 31 mai et le samedi 3 juin.

Des animations décentralisées sont prévues courant mai. Se renseigner auprès du service des relations publiques ou des animateurs concernés (secteurs théâtre et littérature).



le retour de bertolt brecht

cabaret-théâtre

univers et s'en servent, les font revivre. Mais dans la première zone, c'est complètement nu, il y a simplement ce qui ressurgit devant nous.

Est-ce délibérément que vous avez choisi, comme beaucoup de compagnies aujourd'hui, de travailler non sur une pièce de théâtre, mais sur un roman ?

J.-C. P. – Je crois que c'est une fausse question. Il se trouve que nous avons derrière nous un immense grenier, nous aussi, dans lequel il y a plein de choses, des romans, des films, des événements dans lesquels on peut puiser. Et il se trouve que, dans ce cas, nous avons puisé dans un roman... Mais jusqu'ici, l'adaptation de romans, c'était un découpage de textes, ça n'a pas d'intérêt. Tout le travail qui a été fait sur **David Copperfield**, aussi bien que celui fait sur **Martin Eden** (les deux réalisations sont « jumelles », elles sont sorties en même temps à Paris), tout ce travail a abouti non pas à une *pièce de théâtre* d'après le roman de Dickens ou celui de London, mais à un spectacle. Il faudrait indiquer aussi l'influence du cinéma. Notre spectacle est construit un peu comme un film. Il n'y a pas de « scènes », il y a des moments qui sont reliés, c'est presque un montage cinématographique...

Je pense, en tout cas, qu'il est un peu triste d'être condamné à un répertoire uniquement théâtral. Le roman peut être source d'inspiration comme une nouvelle, ou un fait divers...

A une époque où l'on dit volontiers que le roman est mort...

J.-C. P. – Justement. L'écriture romanesque étant complètement défaillante en ce moment, peut-être y a-t-il une espèce d'appétit d'un retour à cette forme-là, par un autre moyen...

Propos recueillis par Jean Delume



Photos Gamma



Photo X

Depuis une quinzaine d'années, le Théâtre de Bourgogne (Centre Dramatique National) est attaché à une entreprise patiente de décentralisation, faisant place au répertoire le plus étendu. Une première fois, déjà (c'était en 1973), il nous avait présenté un spectacle en forme de question : **Pourquoi pas Brecht ?** Avec, aujourd'hui, **Le retour de Brecht**, nous retrouvons les trois responsables de ce premier cabaret-théâtre : Alain Mergnat (qui met en scène et qui joue), Brigitte (qui joue et chante), Jean-Marie Sénia (compositeur et interprète). Se sont joints à eux : Jean-Pierre Renault (qui se pose en dramaturge imprégné de l'œuvre de Brecht), Gérard Viala (campant un personnage risible et inquiétant), Jean-Vincent Lombard enfin, acteur insolite qui s'attarde, un pinceau à la main, devant la toile de fond du spectacle...

Car c'est d'un véritable spectacle qu'il s'agit, mêlant habilement (faut-il dire : parfois diaboliquement ?...) sketches et récits, chansons et réflexions. Certains textes ont donné lieu à une adaptation particulière de Bernard Bengloan avec le constant souci de maintenir l'indispensable dose d'humour sans laquelle Brecht ne serait plus Brecht.

Il convient de citer plus particulièrement le rôle de la musique, qu'il s'agisse des « songs » nous restituant l'Allemagne des années 20, ou des enchaînements auxquels se livre (avec vélocité et virtuosité) Jean-Marie Sénia, bondissant de l'orgue au piano et réciproquement...

Le retour de Brecht nous propose donc une sorte de retour aux sources, permettant la découverte d'aspects parfois ignorés – et peut-être fondamentaux – de l'auteur de **Maître Puntila**. Et tout cela au sein d'un spectacle vivement rythmé et composé pour le plaisir.

Maître Puntila



Photo Guy Delahaye

Bertolt Brecht continue, ce mois-ci, à occuper largement la scène de la Maison. Mis à part le spectacle du Centre Dramatique National de Bourgogne : **Le retour de B. Brecht**, il faut noter que **Maître Puntila et son valet Matti** présenté par le C.D.N.A., en co-production avec la Maison de la Culture, est joué jusqu'au vendredi 12 mai. Des films, enfin, qui retracent le climat historique, idéologique ou esthétique de l'entre-deux-guerres, continuent d'être projetés soit dans la Maison (les 2, 7, 11 et 14 mai), soit à l'OROLEIS (les 5, 8 et 12 mai). Pour plus de précisions, voir le calendrier p. 10 et le dépliant spécial consacré à Bertolt Brecht.

murray louis

Discritique

Musiques classiques
Instruments anciens ?

L'utilisation d'instruments *d'époque* pour la musique ancienne et la musique baroque a soulevé de nombreuses polémiques. La discussion rebondit avec la musique classique. Faut-il interpréter Mozart, Beethoven ou Schubert avec des instruments de leur époque, ou avec ceux que nous connaissons, « plus perfectionnés » ? Les enregistrements du Collegium Aureum, du quatuor Esterhazy et de Jorg Demus, nous permettront, par comparaison avec d'autres interprétations, de nous faire une opinion.

Ion Piso
et l'Ensemble
Instrumental
de Grenoble

Deux soirées seront consacrées à l'ultime programme du cycle « Musiques vocales » : le ténor roumain Ion Piso, que l'on a déjà pu entendre dans Don Giovanni, représentera le « ténor lyrique » dans un répertoire peu habituel. Celui que l'on considère un peu comme le restaurateur de la musique anglaise, Benjamin Britten, disparu récemment, a écrit de nombreuses œuvres pour son ami le ténor Peter Pears. **Les illuminations** utilisent le texte de Rimbaud, avec le soutien d'un orchestre à cordes. Dans **La sérénade**, les mêmes instruments accompagnent le dialogue du chanteur et d'un cor.

En complément de programme, la chorale « A Cœur Joie » que dirige Francine Bessac nous proposera les célèbres **Vêpres d'un confesseur** de Mozart. L'Ensemble Instrumental de Grenoble sera placé sous la direction de Stéphane Cardon.



Photo Beth Bergman



Photo Oleaga

A la fin du mois, la Maison de la Culture accueille la *Murray Louis Company*. Après Carolyn Carlson, Alwin Nikolais, les Grenoblois ont donc ainsi l'occasion de découvrir une nouvelle personnalité de la « modern dance » américaine. Lise Brunel dit, ici, l'originalité de ce danseur-chorégraphe.

Voir danser Murray Louis, c'est découvrir soudain mille fourmillements dans notre corps. Et une idée de la danse qui n'est plus tout à fait celle que l'on avait. D'abord le besoin physique de mouvement, ensuite la sensation du corps : des fragments qui, peu à peu, s'assemblent par le fil conducteur de l'énergie. Quelque chose de fluide qui coule comme la vie. L'énergie ne circule-t-elle pas d'un point à un autre de l'individu, d'un être à un autre et de la nature à l'homme ? Avec Murray Louis, les formes que prend le corps sont innombrables et se transforment souvent en véritables structures cinétiques. Le corps joue avec l'espace et le fait vivre ; la valeur du danseur ne compte plus en tant que beauté ou virtuosité, tout devient jeu. Au ralenti du rêve se juxtapose soudain l'accélééré d'un geste chaplinesque. Le rire éclate.

Murray Louis arrive de New York, il est Américain. C'est auprès d'Alwin Nikolais (1) qu'il est devenu danseur mais c'est en voyant danser Fred Astaire sur les écrans de cinéma qu'il a, dans son adolescence, découvert le mouvement. Plus tard, après avoir été danseur chez Nikolais, il crée sa propre compagnie et part en tournée... en emportant une caméra. Fantastique danseur et chorégraphe ingénieux, il se retrouve cinéaste. Un film plein d'humour, **Dance as an art form** témoigne, à la fois, de sa philosophie de la vie reliant l'homme à la nature et de la maîtrise de l'enseignement moderne qu'il pratique sur les bases de travail de Nikolais. C'est d'ailleurs en commun qu'ils dirigent maintenant leur école à New York. Carolyn Carlson sort de ce lieu magique et, lors du premier voyage en France de l'Alwin Nikolais Dance Theatre, Carolyn

Carlson et Murray Louis étaient solistes de la compagnie. Chacun d'eux traite le spectacle à sa manière qui n'est pas non plus celle du maître. Nikolais sait faire éclore les créativités. Carolyn Carlson affectionne le chemin de l'inconscient et du théâtre dansé, Murray Louis s'amuse aux relations du corps et de l'espace et découvre des géométries mouvantes sans cesse renouvelées qui reposent sur les lois physiques du corps humain et de la pesanteur et s'associent à la prise de conscience des différents niveaux de l'espace et des différents temps utilisés comme durée d'un mouvement. C'est à la fois complexe et simple.

« Tout le monde peut danser » dit Murray Louis.

En levant un bras pour se gratter la tête, par exemple. Il suffit de vivre, en le faisant, la sensation du bras, du poids du bras, la conscience de l'espace traversé par le bras puis la distance à la tête et la forme des doigts qui se plient pour entrer au contact des cheveux.

Non narratives et non réalistes, les chorégraphies de Murray Louis sont essentiellement visuelles et chaleureusement vivantes ; elles apportent cette bouffée d'oxygène dont manquent parfois certains spectacles de danse.

La compagnie n'est venue que deux fois en France en 1972 et 1974, sans doute aura-t-elle en quatre ans renouvelé son programme. Murray Louis, depuis, a réglé des ballets pour d'autres compagnies que la sienne, y compris pour des danseurs classiques : « Mes danseurs ne sont jamais appelés à jouer leur propre personnage mais à puiser en eux-mêmes ce qu'ils ont de commun avec toutes les choses vivantes ; je travaille toujours à partir d'images naturelles pour que les danseurs puissent les relier à leur propre expérience. »

Avec Murray Louis, les danseurs classiques sont à bonne école. Etonnant Murray ! En avril à New York... une création avec Noureev.

Louise Brunel

(1) Voir Rouge et Noir n° 80, novembre 1976.

Dans le cinéma, il y a aussi un avant-mai et un après-mai 68. Cette date constitue la naissance d'une nouvelle forme de cinéma politique. Certes, Eisenstein ou Renoir n'ont pas attendu les barricades de ce printemps-là pour inscrire sur l'écran un discours politique. De même, le cinéma direct avait déjà tenté auparavant une approche sociologique du réel. Mais il ne s'agit là que d'expériences ponctuelles.

Revenons à mai 68. Le 17 mai, ont été créés les Etats Généraux du Cinéma : expression d'une lutte à l'intérieur du système cinématographique allant de pair avec la bataille menée par le syndicat des techniciens et la société des réalisateurs de films. Les uns et les autres poursuivaient la mise en œuvre d'un autre cinéma qui, par ses réalisations et son fonctionnement même, devait constituer la plus radicale critique du système cinématographique.

Si l'apport de cette contestation, au niveau des structures, a été important, il est loin d'avoir été le seul. En effet, le développement de l'audio-visuel, les possibilités matérielles d'expression cinématographique ont permis de créer un cinéma tout à fait nouveau.

Dès 1970, les Etats Généraux n'avaient plus d'existence réelle ; mais, depuis, des collectifs de production, de réalisation et de diffusion se sont mis en place : *ISKRA*, *Cinéma Libre*, *Cinéma Politique*, *Le grain de sable*, *Cinélutte*... On en compte une bonne trentaine aujourd'hui. Dans la lignée des films tournés en mai 68, les collectifs ont entrepris de filmer l'Histoire : celle des luttes ouvrières ou paysannes, étudiantes ou lycéennes ; celle des femmes, des immigrés, celle des régions, des combats anti-impérialistes ici et ailleurs. La vie quotidienne, l'armée, la police, la répression, l'histoire... passent dans les caméras. Bref tout ce qui nous entoure, mal traité ou pas du tout, par le cinéma et la télévision. Des documents bruts, mal filmés et peu construits (c'était presque un mot d'ordre), donc difficiles d'accès pour un large public pourtant directement concerné.

On arrive aujourd'hui à des films qui franchissent les barrières des sélections de festivals, du système commercial et surtout qui touchent un nombre de plus en plus grand de spectateurs. On dénombre une quarantaine de courts, moyens ou longs métrages tournés en mai-juin 68. André Lawaetz en a fait un montage très contesté : « *Mai 68* ». William Klein en réalise un autre actuellement. La Maison de la Culture présentera, en deux séances, cinq heures de cette production (1) : « *Citroën Nanterre* », « *Oser lutter, oser vaincre* », « *Répression* », « *Le droit à la parole* », « *La reprise du travail aux usines Wonder* », « *Sergent Mikono* », « *Ecoute Joseph nous sommes tous solidaires* », et peut-être le montage de W. Klein s'il est prêt...

Jean-Pierre Bailly

(1) Le 26 mai mais aussi le 25 mai, aux mêmes heures. Il nous a semblé, en effet, nécessaire de doubler ces projections.



Mai 68 à Grenoble, la violence raisonnable...



Sitting, place de Verdun.



Une manif, rue Félix-Poulat.



Grève chez Merlin Gerin.



La pétanque chez Neyrpic.

Paolo et Vittorio Taviani à Grenoble

Le mercredi 10 mai, au Théâtre Municipal, débat avec les frères Taviani et projection de deux de leurs films : *Allonsanfan* (1974) et, très probablement, *Saint Michel avait un coq* (1971), qui est, il faut le redire, leur chef-d'œuvre.

Ces deux œuvres sont l'équivalent cinématographique du roman historique : l'Histoire, lisible en filigrane, sous-tend l'action, fournit le modèle des personnages par convergence et condensation de traits caractéristiques. Elle apporte aussi les références locales, picturales, musicales, etc. adéquates.

A ce niveau, les Taviani sont des hommes de culture et de goût.

Ils sont aussi des hommes d'invention, poètes de l'Histoire : leur imaginaire s'inscrit dans un langage où vient irradier le récit de ces faits dont on peut retrouver, si on se donne la peine de la chercher, la réalité conjuguée aux temps et modes fondamentaux de l'existence, c'est-à-dire problématisée au niveau des visions et des visées.

Ce sont encore des hommes d'engagement. Pour eux, comme pour tout homme qui pense d'une façon responsable, il n'est de culture qu'au présent. En ce sens, l'Histoire apporte au présent des éléments qui font réfléchir sur la rigidité manichéenne du dogmatisme des idéologies. A l'intérieur de ce manichéisme, inévitable peut-être, ils ont de la sympathie pour les « purs » qui cherchent et se cherchent.

La venue des frères Taviani est due à l'initiative de l'Association des Immigrés italiens en collaboration avec le Service d'Intervention Culturelle.

Paul Crinel

maison de la culture grenoble

4, rue Paul-Claudé, Grenoble - Tél. (76) 25.05.45



MAI-JUIN 1978 10^e ANNIVERSAIRE

BERTOLT BRECHT

- maître puntilla et son valet matti
- le retour de bertolt brecht
- cinéma

jusqu'au 12 : les mardis, mercredis et vendredis à 20 h 30, mardi 2 à 14 h 45, jeudi 4 à 15 h 30, samedi 6 et jeudi 11 à 19 h 30, dimanche 7 à 15 h 30 (g.s.)

La pièce de B. Brecht est présentée par le C.D.N.A. en co-production avec la Maison de la Culture. Mise en scène : Georges Lavaudant. Prix des places : adh. de - de 21 ans 11 F ; adh. 15 F ; non-adh. 27 F.

mercredi 10 à 18 h (g.s.)

Rencontre avec le C.D.N.A. à propos de « Maître Puntilla et son valet Matti ». **Entrée libre.**

**vendredi 5 à 20 h 45
samedi 6 à 19 h 30 (t.m.)**

Cabaret-théâtre par le Centre Dramatique National de Bourgogne. Mise en scène : Alain Mergnat. Prix des places : adh. de - de 21 ans 11 F ; adh. 15 F ; non-adh. 27 F.

mardi 2 à 20 h 30 (p.s.)

« La Mère », pièce filmée du Berliner Ensemble. Prix des places : adh. 8 F ; non-adh. 13 F.

jeudi 11 à 20 h 30 (p.s.)

« Mutter Krauses Fahrt Ins glück » de Phil Jutzi (All. 1929). Adh. 8 F ; non-adh. 13 F.

**dimanche 7 à 17 h
dimanche 14 à 17 h (p.s.)**

« La révolte des pêcheurs », de E. Piscator. « Berlin, symphonie d'une grande ville » de W. Ruttman (All. 1927). Cinémathèque, prix unique 5 F.

ARTS PLASTIQUES

- jacques durand
- le travail et ses représentations

jusqu'au 14 tous les jours de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h

« Espace et environnement » : le travail d'un sculpteur grenoblois. **Entrée libre.**

à partir du 26 mai jusqu'au 16 juillet tous les jours de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h

Plusieurs expositions sur le thème du travail (dans la peinture depuis la Renaissance jusqu'au XX^e s., chez Fernand Léger, dans l'iconographie dauphinoise, etc.). **Entrée libre.**

CINEMA

- ciné-burlesque les vacances de m. hulot
- ciné mai 68

mardi 9 et mercredi 10 à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)

Prix des places : - de 16 ans 4 F ; adh. 8 F ; non-adh. 13 F.

jeudi 25 et vendredi 26 de 18 h à 20 h 30, de 21 h à 24 h (p.s.)

Mai 68 par le film en deux séances non-stop. Adh. 8 F ; non-adh. 13 F.

DANSE

- murray louis company

mardi 23 et mercredi 24 à 20 h 45, jeudi 25 à 19 h 30 (g.s.)

Une des plus célèbres troupes américaines de danse moderne. Prix des places : adh. 15 F ; non-adh. 27 F.

LITTERATURE

- lire
- le violon nomade
- poésie

du 5 au 21 (foyer)

Exposition sur le livre. **Entrée libre.**

mardi 16 et mercredi 17 à 20 h 45 (p.s.)

Spectacle du Théâtre-Action sur un texte de Jeanne Combaz. Mise en scène : Renata Scant. Adh. 15 F ; non-adh. 27 F.

jeudi 18 à 12 h 30 et 20 h 30 (p.s.)

Film : « La nuit de la poésie » suivi d'un débat, le soir, avec le poète québécois Jacques Rancourt. **Entrée libre.**

vendredi 19 à 18 h 30

Débat sur le thème « L'édition de la poésie ». **Entrée libre.**

vendredi 19 à 20 h 45 (g.s.)

Fête de la poésie. **Entrée libre.**

samedi 20 de 14 h 30 à 17 h

Foire aux livres. **Entrée libre.**

MUSIQUE

- discritique
- musique vocale
- ion piso et l'e.i.g.

samedi 13 à 15 h (salle tv)

Œuvres classiques avec instruments anciens (Mozart, Beethoven, Schubert).

mardi 16 à 20 h 45 (t.m.)

Réalisation collective à l'issue d'un stage vocal. **Entrée libre.**

**jeudi 25 à 19 h 30
vendredi 26 à 20 h 45 (t.m.)**

Fin du cycle « Musiques vocales » avec le ténor Ion Piso et l'E.I.G. Dir. Stéphane Cardon. Adh. 15 F ; non-adh. 27 F.

SOCIETE

- le travail manuel et la culture

vendredi 2 juin à 20 h 45 (p.s.)

Débat avec Pierre Belleville. **Entrée libre.**

THEATRE

- david copperfield

**mercredi 31 mai à 20 h 45
jeudi 1^{er} et vendredi 2 juin à 19 h 30
samedi 3 juin à 15 h et 20 h 45 (g.s.)**

Spectacle, d'après Charles Dickens, produit par le Théâtre du Campagnole. Mise en scène : J.-Cl. Penchenat. Prix des places : - de 16 ans 11 F ; adh. 15 F ; non-adh. 27 F.

samedi 3 juin à 18 h

Rencontre avec l'équipe du Théâtre du Campagnole à propos de « David Copperfield ». **Entrée libre.**

**samedi 20 à partir de 14 h
dimanche 21 à partir de 10 h**

Des parades, des spectacles, des animations ouvertes sur les places du quartier Malherbe et dans la Maison pendant 24 heures. **Entrée libre.**

**vendredi 26 à 20 h 45 (g.s.)
samedi 27 à 20 h 45 (t.m.)
dimanche 28 à 14 h 30 (t.m.)**

3 séances plénières et publiques des rencontres sur l'action culturelle organisées par le Conseil d'Administration à l'occasion du 10^e anniversaire de la Maison. **Entrée libre.**

- fête de la maison et du quartier malherbe

- rencontres : 10 ans de politique culturelle



Joseph Wright dit Wright of Derby (1734-1797). La boutique du forgeron, 1771. Huile sur toile 128 x 104. Dépôt au Musée de Derby



Ateliers de construction de M. Hallette à Arras, gravure début XIX^e siècle.



Jules Adler (1865-1952). La grève du Creusot, 1899. Huile sur toile 231 x 302, Musée des Beaux-Arts. Pau.

En cette fin de saison – et cela en coïncidence avec son 10^e anniversaire – la Maison de la Culture a choisi de présenter une série d'expositions articulées autour du thème du *travail* et les significations de ses représentations.

Généralement, ce thème, sur le plan graphique ou pictural, a été – est toujours – rarement représenté ; et quand il a intéressé les plasticiens, qu'ils soient professionnels ou amateurs, nous pouvons remarquer que sa place reste marginale par rapport à d'autres sujets plus nobles sans doute : le Nu, la Nature Morte ou le Paysage. Il y a là une hiérarchie des « genres » comme des « manières ».

Vouloir privilégier ce propos inhabituel dans ce domaine réservé qu'est celui des arts plastiques, c'est souhaiter débattre d'une réflexion sur leur fonction ; évoquer des idées sur les conditions socio-culturelles dans lesquelles et par lesquelles se réalise *l'image* appelée « œuvre d'art ». Si nous posons en hypothèse l'objectivité des deux réalités suivantes, d'un côté « le fait plastique », de l'autre « les phénomènes du réel et du quotidien », il s'agit d'étudier ces deux types d'événements qui sont instinctivement confrontés et produits par l'auteur plasticien. Cela reviendrait à tenir compte d'abord de la matérialité ou de la consistance de *l'image* elle-même, puis des rapports qu'entretient le créateur avec sa production, enfin des relations que définit le public avec ce « travail » dit artistique.

En dernier lieu, si l'art est le fait d'un état de société à un moment donné de l'Histoire, de quelle manière s'inscrit-il dans la réalité sociale, économique et politique ? La production, dans le domaine des arts plastiques, peut-elle se comprendre comme un travail au sens effectif du terme ?

L'exposition **La représentation du travail : mines, forges, usines** réalisée par le Centre National de Recherche d'Animation et de Création pour les Arts Plastiques (CRACAP) et l'Ecomusée de la Communauté Le Creusot-Montceau-les-Mines a le grand mérite d'entrer dans le vif du sujet. Patrick Le Nouène a regroupé chronologiquement, depuis la Renaissance jusqu'en 1913-14, des œuvres qui, différemment, bien sûr, selon le contexte historique, représentent des scènes du travail industriel. Dans la scénographie traditionnelle du tableau, comment l'intrusion de la machine, puis le développement de l'industrie se sont vus dessinés par l'imaginaire pictural ? Dans la mesure où la machine a transformé les moyens et les rapports de production, y a-t-il eu changement dans la vision des formes et dans la conception des principes picturaux ? Comment s'est faite l'entrée de la peinture dans l'ère industrielle ?... ou encore, lorsque le peintre peint le *travail*, le *monde du travail*, à quoi, à qui fait-il allusion ? Et, à son tour, quels types de significations, cette peinture peut-elle réaliser, en tant que système de représentation et moyen de production ?

jacques durand

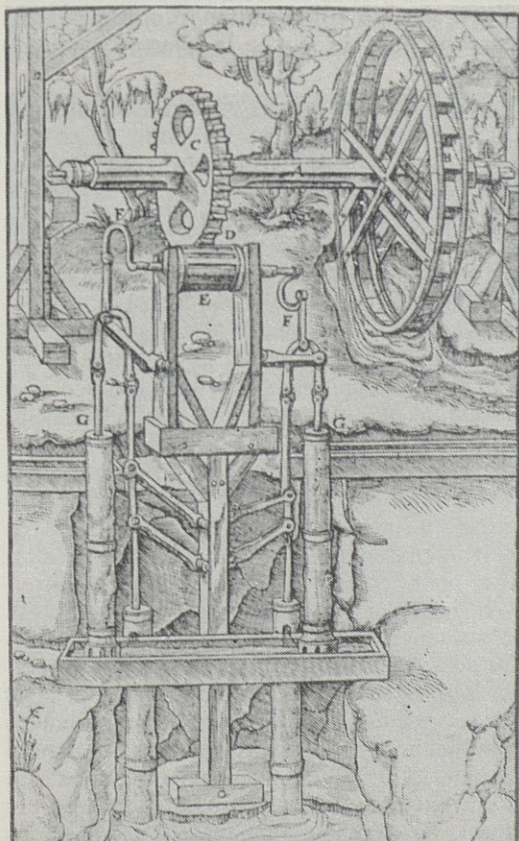
un constructeur d'espaces

Avec Elisabeth Besson, nous avons poursuivi cette réflexion à partir de l'iconographie régionale : **Images du travail en Isère, fin XVIII^e siècle-début XX^e**. De même, avec Patrick Le Nouène, l'équipe du Musée de Grenoble et la participation de M. Bauquier, conservateur de la fondation Fernand-Léger de Biot, nous avons développé ces interrogations à partir des écrits théoriques et de l'œuvre de **Fernand Léger**. Deux périodes seront mises en évidence : celle dite des « Eléments mécaniques » et celle dite des « Constructeurs ». Avec l'Association Travail et Culture, nous présenterons un grand nombre d'œuvres (peintures, dessins, ferronneries...) réalisées précisément sur ce thème par les sections arts plastiques de certaines entreprises de la région, telles Neyrpic, Comever, Rhône-Poulenc Pétrochimie, Merlin Gerin, les Pape-teries de Lancey...

De son côté, le photoclub de Rhône-Poulenc Textile propose une importante exposition de photographies montrant les mouvements de la vie interne de cette entreprise depuis la fondation de son architecture à aujourd'hui.

Enfin, il faut associer à l'ensemble de ces manifestations le projet du peintre Ernest Pignon-Ernest qui, depuis presque une année, entreprend à la suite d'une commande de la ville de Grenoble, la réalisation d'un mural pour la nouvelle Bourse du Travail suivant un processus de concertation avec des travailleurs du département qui lui est cher.

Yann Pavie



Machine. Gravure du 16^e siècle.

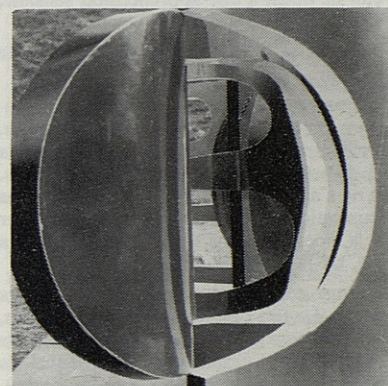
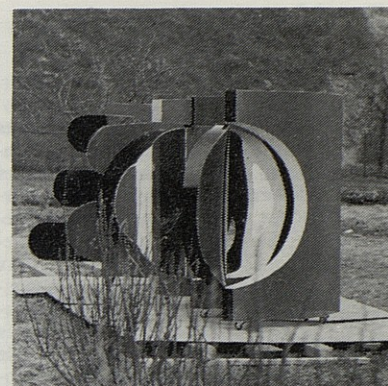
Jacques Durand est donc, un sculpteur, si l'on veut bien. Tant l'écart est saisissant entre cette dénomination à caractère socio-professionnel et les pratiques, les techniques qu'elle tente de définir. Les variations, les différences sont d'ordre historique. Hier, la sculpture tenait du relief, du volume en ronde bosse. La sculpture tient aujourd'hui de la construction. D'une construction qui, par son jeu, échafaude des espaces fictifs, imaginaires et fait que cette fiction devient le lieu de la réalité du spectateur. Où ce spectateur se promène. Jeux d'obstacles et de cheminements changeants où le spectateur est impliqué selon lui, et paraît l'acteur de son propre itinéraire.

Jacques Durand s'en prend à l'espace.

Il ne taille pas, ni ne burine. Il scie et découpe. Il ne façonne pas, ni ne modèle. Il moule et assemble des pièces. Ici, le matériau est neutre, recouvert d'une surface polychrome. La couleur pure, plaquée sur des éléments mobiles et volumineux articulés les uns aux autres, compose cet environnement sculptural. Dans sa présentation, à l'origine il s'agit d'un bloc, austère dans sa forme anguleuse et géométrique, peinte en noir. Et puis, ce qui était un corps monstrueux en façade s'ouvre comme pour étaler son anatomie interne. Les volumes intérieurs, tels des organes, se déploient alors, comme pour substituer aux alentours laissés vacants, un rythme insolite de pleins et de déliés, de volumes et de plans. Jacques Durand met en évidence le jeu d'une mécanique : faire passer un ensemble de volumes dessinés d'un état de sculpture compact et figé dans sa masse, à un état d'environnement ouvert, susceptible d'accomplir l'espace et le temps du visiteur.

Pour Jacques Durand, le principe d'un tel projet se base sur un constat un peu inattendu à propos du métier et de la sculpture traditionnelle : sur le relief précisément ; ce qui surgit d'une surface plane, et ce qui reste. C'est-à-dire, la notion de relief comme résultat d'un geste qui tend à éliminer et qui surtout ne retient pas ce qui est destiné à être perdu, jeté. Nulle trace ne paraît de ce rejet, comme si tout le travail qu'il a occasionné ne devait plus être considéré, pour demeurer gommé, effacé, occulté. En quelque sorte, le sculpteur se serait mis à fantasmer sur le déchet du relief. C'est peut-être ce fantasme qui sous-tend les propositions plastiques actuelles qu'expose Jacques Durand ? Montrer un ensemble organiquement constitué et faire en sorte que la cohérence de cet assemblage soit visible. Mieux, que cette logique apparaisse comme le jeu permettant à cette sculpture-environnement de fonctionner en présence du spectateur. Ce jeu est la charnière entre l'auteur et son travail, le public et son regard. Jacques Durand s'en prend à l'espace. Un espace qui ne peut pas ne pas être public.

Yann Pavie



Photos Pierre Fillioley

Fernand Léger

A l'occasion de l'exposition **Le travail et ses représentations**, on pourra voir plusieurs films consacrés à l'œuvre de ce peintre, le jeudi 1^{er} juin à 20 h 30. La projection (entrée libre) sera suivie d'un débat auquel participera le conservateur du musée Fernand-Léger de Biot.

● *Le Ballet Mécanique* (1924), conçu et réalisé par F. Léger avec des photographies de Man Ray et Dudley Murphy et une musique de G. Antheil.

● *Les Constructeurs*, réalisé par G. Bauquier, conservateur de la Fondation Nationale Fernand-Léger de Biot.

● *Fernand Léger et le temps présent*, réalisé également par G. Bauquier.

le violon nomade

par théâtre-action

Redécouvrir
la poésie

Les souvenirs cuisants de récitations scolaires et d'explications de textes ennuyeuses ont laissé dans nos mémoires des Baudelaire, des Verlaine et des Lamartine démodés au regard austère, à la poésie vieillie. Eluard et Aragon ont été tellement disséqués, tant fouillés, que les yeux d'Elsa se sont usés. Seuls, Prévert et quelques surréalistes ont déjoué le traquenard : la simplicité naïve de leurs textes déconcerte et séduit. S'ajoute à cela le vide qu'a créé la standardisation contemporaine à l'égard de tout ce qui tend, en chacun de nous, à une appréhension sensible, voire sensuelle des mots, de l'image.

Ainsi, la poésie est rejetée au banc de l'inutile...

Pourtant, ce mois-ci, l'animation littéraire propose une semaine sur la poésie. Celle-ci fait suite à un travail de contacts et de sensibilisation qui a duré cinq mois. Il ne s'agit pas pour nous de ressasser nos frustrations pédagogiques mais de donner à la poésie le sens du mouvement, de la vie, de la communication.

Pour cela, nous avons choisi plusieurs pistes. La fête : en rencontrant des poètes, on découvre la solitude dans laquelle ils s'installent et l'isolement dans lequel ils travaillent ; d'autant plus que les problèmes d'édition que rencontrent aujourd'hui les jeunes auteurs renforcent l'incommunicabilité avec le public. Leur souhait est pourtant de le rencontrer, de confronter leur écriture et d'échanger avec d'autres « écrivains ». L'atmosphère de la fête doit aller dans ce sens : permettre à de jeunes auteurs de se rassembler dans un même lieu peut rendre à leurs textes le caractère de vie qu'ils perdent en restant enfouis dans des fonds de tiroirs. C'est aussi l'occasion de trouver une autre façon de communiquer la poésie (par la lecture à voix haute, par la visualisation graphique du texte...).

suite page 15 ►

**Vous qui sortez
de terminale et qui
désirez vous orienter
vers une carrière sociale,
renseignez-vous sur le
B.T.S. en Economie
Sociale Familiale**

2 ans d'études après le Bac
**et le Diplôme de Conseiller
en Economie Familiale
et Sociale**

1 an de spécialisation après le BTS
Régime étudiants
Bourses

**INSTITUT PRIVE D'ETUDES
EN ECONOMIE SOCIALE
FAMILIALE**

15, rue Saint-Joseph
38000 Grenoble
Tél. 54.03.51

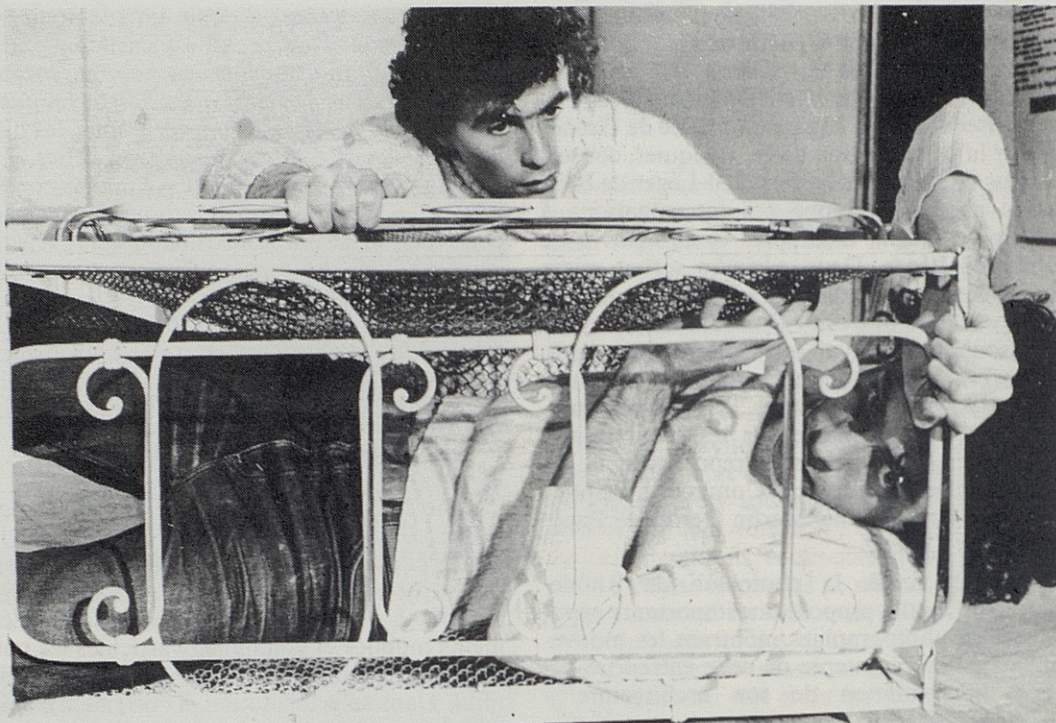


Photo Irthum

Théâtre-Action présente, au cours de la semaine de poésie, un spectacle : **Le violon nomade**. C'est un long poème, fruit d'une attentive et active présence de la troupe auprès des « Roms » (1) dans deux quartiers de Grenoble : l'Abbaye et le Rondeau. Jeanne Combaz livre ici ses réflexions sur le travail du groupe et le cheminement de cette création dont elle a écrit le texte.

Jeanne, pourquoi *Le violon nomade* ?

J.C. – Le violon, c'est la prison. Nomade, parce que cette nuit-là un Abel nomade rencontre un Abel terrien déraciné : le premier lit les étoiles, le second les compte dans son patrimoine. Un troisième personnage est très présent également, bien qu'il ne soit pas physiquement sur la scène, c'est Caïn.

Qu'est-ce qui constitue ce patrimoine ?

J.C. – Le fait d'être un terrien déraciné dont les parents, ouvriers agricoles, ne peuvent que compter les moutons des autres.

Qu'est-ce qui t'a amenée à travailler avec les Roms ?

J.C. – Je fais partie du Théâtre-Action et notre action culturelle s'inscrit dans les quartiers de Grenoble. C'est là que nous rencontrons les différentes cultures dans leur spécificité et parmi elles, celle des gitans.

D'un autre côté, la sœur de Renata Scant est éducatrice à Nice, chez les gitans. Au cours d'une rencontre d'éducateurs spécialisés au niveau national, elle a fait part du travail de Théâtre-Action sur Grenoble à M. Peretti, responsable des terrains de caravaning pour voyageurs. Celui-ci a pris contact avec Renata en demandant à Théâtre-Action de tra-

vailer avec les Sintis du Rondeau. J'ai pris en charge cette animation. Pas par hasard. Quand j'étais enfant on jouait souvent aux cow-boys et aux indiens, j'étais toujours un indien... c'est un de mes plus agréables souvenirs d'enfance.

Une indienne ?

J.C. – Non pas une indienne, un indien : il n'y a pas de rôle féminin proposé par les garçons dans le jeu de la guerre cow-boys-indiens.

Nous n'avons jamais construit de dialogue qu'avec deux branches : les Roms et les Sintis. Ceux-ci constituent une branche des Manouches et faisaient du cirque et du théâtre. Certaines familles avaient encore un théâtre ambulant, perdu faute de moyens par « la génération actuelle » et par la faute des Gadgés (paysans sédentaires). Comme eux, je n'accepte pas la colonisation des gens par d'autres. En fait, toute petite, je n'acceptais déjà pas d'être colonisée, ni par un système d'éducation, ni par... les cow-boys quand j'étais indien. Au Théâtre-Action, nous avons en commun d'avoir effectivement mal aux immigrés, aux humiliés, aux exploités... et c'est peut-être grave, à mon avis dans notre société, de n'avoir mal ni aux uns ni aux autres. Ce n'est pas pour autant qu'on se sert des autres. L'écrivain ne regarde plus son nombril. L'écrivain aide la parole à se diversifier, à naître chez d'autres, mais cela ne doit pas étouffer sa propre parole. Quand je parle, je mets tout ce que j'ai d'urgent à dire en relation avec d'autres pour qui il est aussi urgent de prendre la parole. Je m'identifie avec d'autres qui n'ont pas encore la parole. Mais qui la prendront. **Le violon nomade** révèle des relations que nous avons depuis des mois avec les

Roms. En écrivant ce texte, je ne me livre pas à une conquête de mon identité.

Quel travail as-tu effectué avec eux ?

J.C. – Depuis sept ans que Théâtre-Action existe, nous avons toujours été présents à l'Abbaye et, depuis 1976, au terrain de caravaning pour les voyageurs du Rondeau. C'est un travail important. S'il est impossible de le comptabiliser de façon exacte et précise, on peut le caractériser : nous avons engagé le dialogue avec les habitants de tout âge de ce quartier, nous avons œuvré en collaboration avec les nombreux travailleurs sociaux (enseignants, animateurs, éducateurs) et dans tous les équipements éducatifs et culturels. Concrètement, nous sommes intervenus avec des spectacles (**Djebelle la nuit des sources, Il faut sauver Laurélie, La course d'obstacle, Désir à crédit, L'Arabe des neiges...**). Nous avons fait des animations de jeu dramatique, de poésie avec des enfants de la maternelle au CM2 et nous avons formé des jeunes à l'expression.

Après des mois de contacts, de relations très suivies, à un moment donné, j'ai eu envie d'écrire. Avec l'animatrice qui travaillait au Rondeau, nous nous sommes posées la question de ce qui serait le plus utile : le rapport entre les Sintis et l'école nous est apparu comme le plus important.

Pour construire le personnage de Jino (dans **Le violon nomade**) j'ai non seulement fait appel à des souvenirs vécus, mais j'ai demandé aux Sintis de m'aider. Par exemple, M. et Mme Lussi ont bien voulu me recevoir et me parler de leurs traditions et de ce qu'ils vivent aujourd'hui. Le fait de mettre Jino en prison leur posait problème car je donnais du Sinti

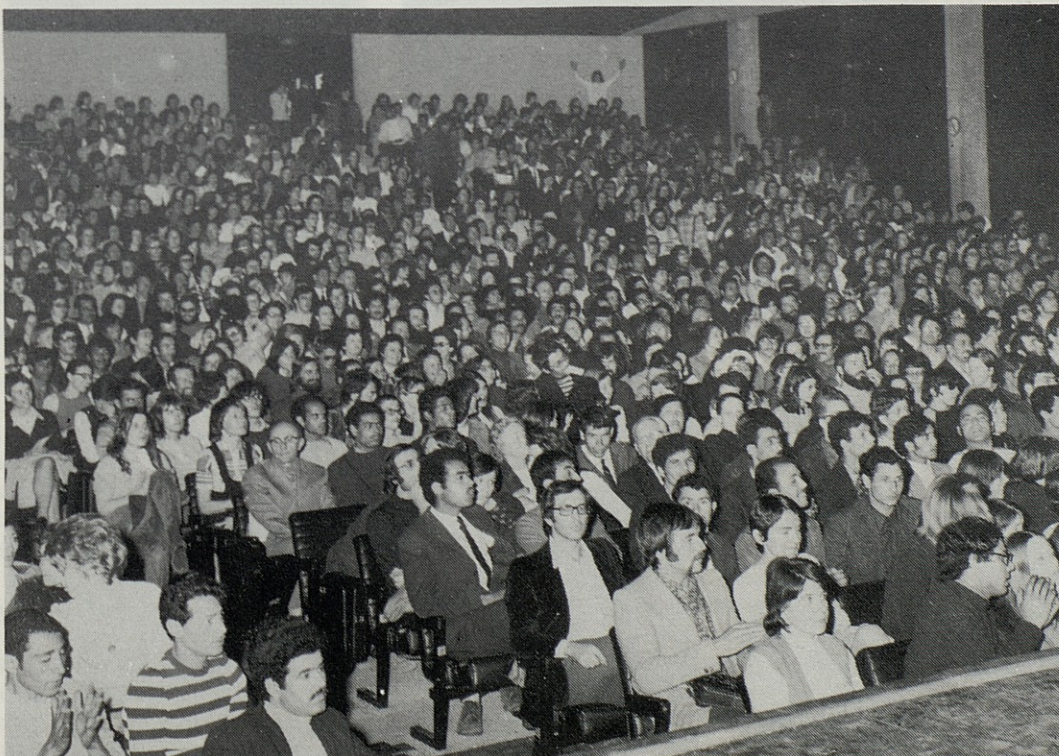
une image de délinquant. Je leur en ai parlé en expliquant que c'était pour permettre à Jino et François (le gadjo) de parler de façon authentique. Ils ont accepté. Puis je suis allé demander au président et à la présidente de l'Association des Amis des Voyageurs de m'aider à construire le délit. Après consultation des journaux, nous nous sommes rendus compte que leurs délits étaient dus à une difficulté très grande de prendre contact par le papier, donc l'écriture, avec la machine administrative.

Pourquoi une mise en scène du *Violon nomade* ?

J.C. – Pour affirmer à nos partenaires que leur identité culturelle est reconnue, étant donné qu'ils sont décrits comme aculturés. Pour restituer la parole reçue, leurs propres racines qu'ils ignorent parfois (ils ignorent même la légende de leur peuple). Pour faire circuler entre les clivages cette communauté humaine afin de lutter contre deux effets du racisme : le rejet (meurtre à Saint-Jean-de-Bournay de nomades par un habitant de la région) et le mythe des fausses images répandues à leur sujet. Faire partager notre point de vue afin que s'élargisse le champ de conscience et, pourquoi pas, le cœur des gens. Le parti-pris de la mise en scène de Renata Scant, c'est la présence de la prison et la violence de ce lieu. Le spectacle du **Violon nomade** est donc le point de fusion de trois écritures : celle de l'écrivain, celle du metteur en scène et celle des comédiens Patrick Deschamps et Philippe Mouillon.

Propos recueillis par
Ph. de Boissy et Ph. Dorin

(1) qui comportent les Manouches, les Tziganes et les Gitans.



Fête de la Poésie, mai 75.

Photo X

◀ suite de la page 14

Nous pensons aussi que la poésie est l'affaire de tous et non seulement d'une élite ayant une écriture très élaborée. Nous avons choisi des auteurs dits « amateurs » pour qui la poésie est plus un passe-temps auquel ils se livrent qu'une façon d'en vivre.

Cette écriture ne possède certainement pas la perfection sur le plan poétique (qui la possède ?) et n'est pas comparable aux sonorités de poètes plus chevronnés. Mais il s'en dégage plus d'originalités : groupe d'amis qui s'écrivent mutuellement des textes, textes visualisés, poèmes aquarelles.

Afin de créer un environnement autour de cette fête et de l'exposition *Lire* qui l'accompagne, nous pensons soumettre au public des expériences diverses, vivantes, originales, en matière de poésie. Ainsi, des rencontres avec de petites maisons d'édition, la présentation du travail d'une équipe de professionnels dans la théâtralisation d'un poème, le témoignage de gens qui écrivent, une foire au livre...

Nous n'avons pas la prétention de présenter là tout ce qui gravite autour de la poésie ; l'essentiel est de donner une chance, toutes les chances à la forme poétique, de retrouver avec elle un autre mode d'existence dans les façons qu'elle a de nous raconter la vie, l'amour, la mort, les luttes, dans sa façon à elle...

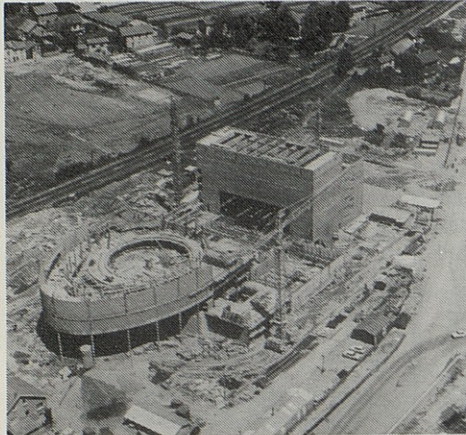
Philippe Dorin

A l'affiche de juin

Durant le mois de juin, l'activité de programmation de la Maison se ralentit. Aux manifestations annoncées dans le calendrier de ce numéro, il convient d'ajouter essentiellement deux choses : tout d'abord, du 3 au 25 juin, une exposition **Sculptures de lumière** qui permettra d'admirer une quarantaine d'hologrammes représentant des objets suivant les trois dimensions. L'holographie est une méthode de photographie en relief utilisant deux faisceaux lasers ; il s'agit donc d'une technique mariant technologie et expression artistique.

Et puis, du 15 juin au 4 juillet, auront lieu les traditionnelles **Soirées musicales de Sainte-Marie-d'en-Haut**, organisées, comme chaque année, par la Maison de la Culture en collaboration avec le Musée Dauphinois. On pourra entendre à cette occasion le guitariste flamenco Vincente Pradal et le chanteur Juan Varea ; de la musique de l'Inde du Nord, l'Ensemble de cuivres de Strasbourg ; du folk de l'Europe centrale, les Riverside Singers et Gérard Garcin (flûte et bandes magnétiques).

1964-1967 : comment grenoble a fait sa maison de la culture



La Maison de la Culture, vue du chantier, juin 1967.



Première Assemblée du Comité de patronage, Uriage, juin 1967.



D. Béraud, P. Mounier, juin 1967.



On reconnaît de gauche à droite : G. Béjean, M. Philibert, J. Delume et Paule Juillard.



Première Assemblée générale des adhérents, avril 1968.



Didier Béraud et son équipe, octobre 1971.



D. Béraud, C. Tasca, M. Philibert, mars 1973.



Hermann Kuhn.



Bernard Gilman



Jean Clemency



Départ de René Lesage, juin 1975.

A l'occasion du X^e anniversaire de la Maison, nous avons demandé à Michel Philibert, président de l'Association pour une Maison de la Culture à Grenoble dès 1965 et président de l'Association de gestion pendant sept années, dans quelles circonstances et dans quelles conditions était née cette maison. Il livre, ci-dessous, ses souvenirs. Nous publierons, dans le prochain numéro de « Rouge et Noir », la suite de cette interview, plus axée sur l'action de la Maison.

Fin 1964, c'est la naissance d'une association pour une Maison de la Culture à Grenoble. On a souvent dit de celle-ci qu'elle répondait à une exigence populaire. Est-ce que vous pouvez nous rappeler ce que fut cette exigence, d'où elle venait et quels furent les hommes ou les groupes qui en ont été les porteurs ?

Michel Philibert – Il faut être prudent sur le mot *populaire*. Cependant, cette expression a, en effet, un sens. Pour vous répondre, il me faut plonger très loin, dans la pré-histoire de la Maison de la Culture. Au lendemain de la Libération, Grenoble fut le siège d'un certain bouillonnement culturel : c'était le siège national de Peuple et Culture, mouvement d'éducation populaire né dans les maquis du Vercors ; c'était le siège d'un centre de culture ouvrière avec des gens comme Cacères ; il y avait aussi un cercle inter-facultés et une Maison de la Culture. Celle-ci est morte vers 1948, en même temps que survenaient le schisme titiste et la fin du tripartisme. Elle n'avait rien à voir avec l'actuelle Maison de la Culture, cependant elle a eu un programme et des réalisations. Mais surtout, c'est à ce moment-là que, sous l'impulsion de Jeanne Laurent, directrice des Arts et Lettres, Jean Dasté tente l'aventure d'implanter à Grenoble une troupe de création permanente. Le faible soutien qu'il reçoit de la municipalité, de la presse locale et même de la population – malgré un appui militant important – l'amène à répondre à l'appel de Saint-Etienne dont les offres paraissent plus prometteuses. Son départ laisse dans l'esprit de certains Grenoblois – militants d'éducation populaire et amis des arts – une certaine amertume. Dasté revenait, en tournée, jouer à Grenoble ; et c'est à l'occasion de l'éreintement, par le critique local, d'un de ses spectacles que Luigi Ciccione, dans un mouvement d'indignation, lance l'Action Culturelle par le Théâtre et les Arts (A.C.T.A.) en 1958.

A.C.T.A. devint finalement une coopérative de spectateurs qui cherchaient à défendre un art vivant et novateur, notamment en influençant la programmation, un peu timorée, du Théâtre Municipal. Autour d'A.C.T.A., s'est développé un noyau de plus en plus important de militants et de spectateurs, si bien qu'en 1960, l'Association a pu avoir assez

d'importance pour faciliter, à Grenoble, l'implantation d'une troupe permanente (la Comédie des Alpes) autour de René Lesage et Bernard Floriet. Installés dans la petite salle de la rue du Lycée (maintenant rue Raoul-Blanchard), René Lesage et ses camarades montent trois ou quatre spectacles par an, les jouent plusieurs soirs de suite, tournent dans le département ; ainsi ils se sont constitués un public qui est monté peu à peu de 3 000 à 4 000, puis à 6 000, puis à 8 000, voire 12 000 spectateurs pour certains spectacles. C'est cela qui a constitué un changement significatif. En effet, avant leur venue, on réunissait au Théâtre Municipal au mieux – quand Dasté ou les Karsenty jouaient deux soirs – 1 500 spectateurs. Eux présents, c'étaient plusieurs milliers de personnes qui pouvaient voir un spectacle dramatique.

Et c'est sur cet élan, à mon avis, qu'a été lancée, ensuite, la Maison de la Culture.

Par qui a-t-elle été portée ?

M.P. – A la fois par A.C.T.A., par la volonté des animateurs de la C.D.A. d'avoir un instrument de travail mieux adapté à leur succès et par un intérêt qui se manifestait dans des milieux très divers : de la Jeune Chambre Economique aux syndicats.

C'était l'époque où André Malraux essayait de lancer partout des Maisons de la Culture – avec l'utopie qu'il en fallait une par département ! En 1964, il y en avait quatre en service : Caen, Le Havre, Bourges et Ménénilmontant autour du T.E.P. Mais, dans le plan quinquennal en cours qui en prévoyait une vingtaine, Grenoble ne figurait pas. Et certains trouvaient que leur ville méritait mieux.

Mais le maire, le docteur Michallon (U.N.R.), très attaché à la gestion municipale directe, ne voulait pas d'une institution dont la formule supposait un partage du pouvoir entre la ville et l'Etat. Avec, en plus, une association dont il n'était pas évident qu'elle serait facile à gouverner. Le préfet, quant à lui, cherchait à promouvoir la politique du gouvernement et donc à tourner la défense du maire.

En novembre 1964, poussé par les animateurs de la Comédie des Alpes, il invite à venir à Grenoble, pour une conférence, Biasini, alors directeur du Théâtre et de l'Action culturelle au ministère des Affaires culturelles, conférence à laquelle il avait invité environ 250 personnes représentant, comme on dit, les forces vives. Cette conférence avait été précédée d'un déjeuner restreint où le maire avait clairement et fermement rejeté l'idée de voir sa municipalité soutenir le projet. A la réunion publique, Biasini a explicité la formule des Maisons de la Culture, sa polyvalence, son intérêt – accru par le fait que l'Etat participait pour moitié à son financement, etc. Le public qui était là se montra plutôt intéressé quand il n'était pas déjà convaincu. Naturellement, l'adjoint aux Affaires culturelles de la



Ballets de Maurice Béjart, février 1968.



Le Rêve de l'Amérique octobre-novembre 1968.



La Cuisine, janvier 1969.

La Maison de la Culture en quelques chiffres :

En neuf saisons, la maison a programmé, dans ses murs, 4 363 activités (en moyenne près de deux par jour d'ouverture) dont 1/4 gratuites et 3/4 payantes.

Elles ont réuni 2 125 000 participants.

Trois grands secteurs : exposition, théâtre et musique, ont, à eux seuls, rassemblé plus de 80 % du public.

Hors ses murs, la Maison a organisé 2 427 manifestations qui ont réuni 150 000 participants.

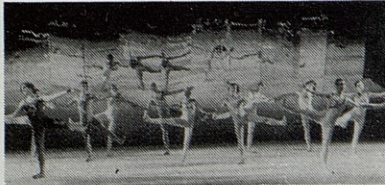
En 1977 : Bibliothèque : 10 000 ouvrages, 10 quotidiens, 150 revues, 8 069 prêts, 1 032 emprunteurs. Discothèque : 6 000 disques, 11 500 prêts, 1 000 emprunteurs. Galerie de Prêt : 800 œuvres, 1 812 prêts.

Moyenne des adhérents individuels, par an : 31 900. Répartition géographique : Grenoble 36 %, agglomération 30,5 %, département 30 %, hors Isère 3,5 %.

Moyenne des collectivités adhérentes : 480. En 1976-77, 491 qui se répartissaient ainsi : Grenoble 194 ; agglomération 141 ; département 150 ; hors Isère 6.

1978, personnel : 86 personnes.

1977, budget : 11 439 439 F.



Le Ballet-Théâtre contemporain, mars 1969.



La dévotion à la croix, octobre-novembre 1969.



L'Opéra de 4 sous, juin 1971.



Les noces de Figaro, octobre 1971.



Ballets Félix Blaska, décembre 1972.



Marat-Sade, février 1973.

ville, M^e Petit, déclara que le projet était tout à fait intéressant, que la municipalité était pour la culture mais qu'on... verrait plus tard. Devant ces réticences et en réponse à nos questions, Biasini nous suggéra de constituer une association qui se donnerait pour objet de réclamer une telle Maison. A nous donc de recueillir un nombre d'adhésions suffisant et donc susceptible de faire changer le maire d'avis. On était à quelques mois des élections municipales...

Aussitôt, le préfet a interpellé le doyen Veyret et lui a demandé s'il ne voulait pas prendre la tête d'une telle association. Celui-ci a accepté.

L'affaire a été bouclée là, le courant en faveur de la création d'une Maison de la Culture étant plutôt majoritaire et le soutien de l'Etat manifeste.

Peut-on parler, à ce moment-là, d'un courant populaire ?

M.P. – Il y avait un aspect populaire dans cette volonté. Ces 250 personnes, ce n'était pas le peuple. Mais enfin, parmi elles, il y avait un certain nombre de représentants d'associations, d'unions de quartiers, de syndicats qui pouvaient se flatter d'avoir derrière eux un certain nombre de forces populaires ou de courants de pensée.

Et puis il y a eu un loupé. A la réunion constitutive, le doyen Veyret – par maladresse ou timidité – n'a invité que des notables ou des militants culturels ; il a laissé de côté les syndicats, les organisations d'étudiants... Pour comble, la réunion, convoquée à la Faculté des Lettres, place de Verdun, s'est déroulée à la Préfecture, par suite d'une panne d'électricité ! Du coup, elle parut se tenir sous les auspices du préfet. Réaction des organisations ouvrières et étudiantes : pas question de cautionner une association qui paraissait d'essence gouvernementale et d'où les usagers étaient exclus. Il a fallu rattraper cela. L'Association s'est quand même constituée en décembre 64, a élu un bureau provisoire qui m'a porté à sa tête et s'est fixée un mandat provisoire de deux mois qui devaient être occupés à élargir sa base et ses fondements (adhésions individuelles et collectives par le biais d'un comité de patronage). D'où des rencontres avec les associations d'étudiants, les syndicats, organisations dont nous pensions que l'Association pour une Maison de la Culture ne pouvait pas se passer. Et ça a marché : en deux mois, nous avons recueilli 1 500 adhésions individuelles ainsi que le patronage de plusieurs dizaines d'associations (artistiques, éducatives, sociales, syndicales – cadres, ouvriers, F.E.N., etc.).

La dynamique était déclenchée. Ce n'était pas un mouvement de masse, pas un immense élan populaire, mais un engagement net de gens qui représentaient une grande partie des forces organisées ou des publics potentiels. Ce qui marque l'originalité de cette « Association pour... », c'était son aspect *revendication à*

l'égard du maire. Et ceci à un mois des élections municipales...

La Maison de la Culture a-t-elle été un enjeu de la campagne municipale ?

M.P. – Cela a pesé suffisamment pour amener les candidats à se mouiller. Aucun n'a pris le risque de dire qu'il ne voulait pas d'une Maison de la Culture. Les trois têtes de liste (le maire sortant, U.N.R. ; M. Dubedout, coalition de gauche non-communiste et le candidat du P.C.F.) ont déclaré que, s'ils étaient élus, il y aurait une Maison de la Culture à Grenoble. Donc le groupe de pression que nous constituions a joué son rôle.

Ceci dit, l'« Association pour... » est restée neutre dans le débat politique : déjà marquée par ses composantes, plus à gauche qu'à droite, il lui fallait pouvoir continuer à travailler avec la municipalité qui serait élue. Comme la liste de M. Dubedout l'a emporté et qu'elle avait pris nettement position pour la création d'une Maison de la Culture, cela facilita les choses d'autant plus que la nouvelle équipe, Bernard Gilman en tête, décida qu'il fallait tenir cette promesse.

Et puis, ce qui nous a aidé, ce sont les Jeux Olympiques. Le cahier des charges faisait à Grenoble, comme à toute ville qui reçoit les Jeux Olympiques, une obligation de fournir des « aliments culturels » à la population qui allait se déplacer, aux journalistes, etc. et Grenoble était très sous-équipée. Aussi la ville et le gouvernement ont-ils décidé de « mettre le paquet ». Sans cela, la création de la Maison de la Culture aurait demandé beaucoup plus de temps. Tout le monde a accéléré : il fallait *montrer* à la presse mondiale une Maison de la Culture style V^e République, façon Malraux. Et cela nous a valu la première Maison de la Culture construite pour être une Maison de la Culture, alors que partout ailleurs, elles avaient été installées dans des bâtiments plus ou moins bien aménagés, retapés comme on avait pu...

L'originalité de Grenoble, c'est que l'Association, mise en place – contrairement à d'autres – n'était pas née de la décision d'un maire ou d'un préfet et disposait donc d'une certaine liberté d'orientation. En effet, au départ, le maire ne voulait pas d'une Maison de la Culture ; il s'est trouvé que la nouvelle équipe la voulait. On a donc travaillé en très bons termes. Et, à ce moment-là, c'est le préfet qui a pris peur. Il trouvait l'Association un peu trop gauchisante, pas très représentative des pouvoirs en place et il a suggéré au ministère, lorsqu'il s'est agi de passer de l'« Association pour... » à l'Association de gestion, de traiter avec une autre association dont il avait, d'ailleurs, préparé la liste... des notables, les pouvoirs constitués, etc. Biasini a refusé. Et l'Etat a traité avec l'« Association pour... ». C'est celle-ci qui a fait au ministère les propositions pour l'Association de gestion.

Deux choses frappent dans ce que vous venez de dire. La première, c'est le lien entre la

décentralisation théâtrale et la prise de conscience d'un développement culturel plus large ; la seconde, c'est l'œcuménisme culturel et idéologique qui a présidé à la naissance de la Maison de la Culture. Ce dernier n'a-t-il pas fait peser dès le départ de l'institution des malentendus quant à la mission qui pouvait lui être confiée ?

M.P. – Il y avait un certain œcuménisme, c'est incontestable. Et cela recouvre sinon une équivoque, du moins un pluralisme et des tensions qui étaient sous-jacentes. Mais à côté de cette volonté d'œcuménisme qui n'est pas niable, il y a eu, je crois, un effort – et un effort délibéré – pour intégrer dans l'Association ceux qui, par suite d'une fausse manœuvre, avaient raté le coche de la première journée. Et aussi, la volonté de ne pas mettre la Maison de la Culture sous la coupe des notables.

Nous étions d'accord – et cette volonté s'est rencontrée avec celle de la nouvelle municipalité – pour dire : pour qu'une Maison de ce genre remplisse cet objectif – qui est de permettre une appropriation ou une réappropriation de la culture par des gens qui y ont moins facilement accès que les autres du fait de leurs conditions de travail, de leur genre de vie – pour que ce pari ait une chance d'être tenu, il faut considérer les représentants que la classe ouvrière s'est donnée, il faut les inclure parmi les décideurs et les maîtres du jeu ; et ne pas les traiter seulement comme un public auquel on apporterait les richesses de la culture en place.

En ce sens, cet œcuménisme penchait un peu à gauche. C'est d'ailleurs pour cela que le préfet a pris peur. Et que toute une partie des tenants de l'ancienne municipalité et des gens qui ont continué de les représenter dans l'univers culturel ont dénoncé, à plusieurs reprises, le fait qu'à leurs yeux, nous étions trop à gauche.

Un des premiers incidents de la vie de l'Association fut celui des statuts. Il y avait des statuts type. De ceux-ci découlait le fait que la Maison et l'Association qui la gérait devaient s'interdire toute prise de position politique ou religieuse. Nous en étions d'accord. Mais au moment de la négociation des statuts, nous avons voulu y inscrire le droit, pour la Maison, d'organiser des débats publics sur toutes les questions qui nous paraissaient pouvoir se poser, y compris sur les problèmes religieux ou politiques, économiques et sociaux. Car cela, à notre avis, concernait la culture. C'était donc un choix contre la culture identifiée aux seuls Beaux-Arts. Et cela a été accepté par le ministère. Moins bien par le préfet de l'époque. Peu après l'ouverture de la Maison, celui-ci m'a d'ailleurs convoqué pour me faire des représentations sur un débat, politique et non culturel à ses yeux, que nous avions organisé sur « Les jeunes et l'emploi à Grenoble ». Inutile de dire que nous n'avons pas cédé.

Donc notre œcuménisme n'était pas aussi nuageux qu'on pourrait le penser. On dirait, aujourd'hui, qu'il cherchait une « ouverture à gauche ».

Cela dit, il est très vrai – et c'est un choix qui ne satisfaisait qu'en partie certains de nos partenaires, entre autres la C.G.T. – que nous n'avons pas voulu donner, dans l'Association, la majorité et la réalité du pouvoir aux syndicats ouvriers. Dans la pensée, parmi ceux qui n'en étaient pas des fidèles ou des inconditionnels, que si les syndicats ouvriers ont un rôle de représentation certain et nécessaire de la classe ouvrière, ils ont des positions politiques et idéologiques très définies et qu'en conséquence on éloignerait un certain nombre de gens ou de groupes du champ culturel – sans compter d'ailleurs qu'on se trouverait dans des difficultés de collaboration sérieuses avec l'Etat si la Maison de la Culture apparaissait comme un bastion de gauche ou de l'extrême-gauche. D'où la recherche d'un relatif équilibre pour essayer de faire marcher ensemble les représentants d'un Etat gaullien et ceux de forces qui lui étaient opposées.

En 1968, vous disiez qu'une des conditions nécessaires à la réussite de ce type d'institution, c'était la cogestion. Et vous ajoutiez : « pourvu qu'on en respecte à fond les exigences ». Cette cogestion, comment la définiriez-vous ?

M.P. – C'était, en effet, l'utopie de départ. On avait, au fond, plus de chance de préserver, non pas un terrain neutre – ce qui n'est pas crédible – mais de meilleures conditions de travail et de dialogue entre des courants, des orientations différentes si la Maison pouvait apparaître comme n'étant ni le fief d'une municipalité et d'un maire, ni l'instrument de la politique du gouvernement : il fallait donc que l'Association de gestion ait une personnalité distincte du pouvoir municipal et du pouvoir d'Etat. Bien que nous ne nous fassions pas beaucoup d'illusions sur notre propre pouvoir, c'était le cas à Grenoble. Et cette identité propre de l'Association était d'autant plus importante à maintenir que la Ville comme l'Etat disposent, par les subventions qu'ils distribuent, d'un pouvoir de pression considérable, voire d'une possibilité de chantage.

Il y a enfin, dans la cogestion, un quatrième élément. Ce sont les professionnels (artistes, animateurs). Et à certains moments, parce qu'il leur arrive de donner le ton, ils demandent, eux aussi, une part du pouvoir. Donc quatre partenaires : les professionnels, la ville, l'Etat et, à Grenoble, cette association composée de plus de 150 membres fondateurs et appuyée sur un comité de patronage un peu embarrassant, un peu lourd à manœuvrer mais où siégeait, au début, une centaine d'associations – ensuite, bien davantage. Cela veut dire que nous avons l'impression d'avoir notre mot à dire dans la définition d'une politique,

suite page 20 ►



Fracasse, novembre 1973.



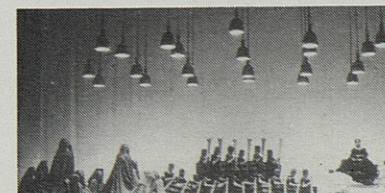
La Belle Hélène, décembre 1973.



La vie de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, avril 1974.



Inohi, pêcheur de lune, mai 1974.



Idoménee, mars 1975.



Lorenzaccio, octobre 1975.



Timon d'Athènes, novembre 1975.



Palazzo Mentale, octobre 1976.



Carolyn Carlson, mai 1976.



Le Misanthrope, février 1977.

Photos Photopress, Marie-Jésus Díaz, Albert Peters, Jo Genovèse, Daniel Keryzaouën, Nicolas Treatt, Rajak Ohanian, Guy Delahaye, Béatrice Heylingers, Sabine Strosser, Dalfrance-M. Berger.

d'un projet, d'un style de la Maison de la Culture. Je ne sais pas si nous l'avons marquée...

Toujours est-il que les directeurs que j'ai connus, Didier Béraud et Catherine Tasca ont, eux, voulu honnêtement jouer le jeu de l'Association. Je crois qu'ils ont pensé que le soutien d'une association, sa détermination, pouvaient être un jour, pour eux, un appui pour ne pas être coincés entre le maire et le ministre. Et on a vu des exemples ailleurs – notamment celui de Jean Tréhard à Caen – où les directeurs ont été balayés. Ils n'avaient pas voulu travailler avec les associations. Aussi, n'avaient-ils, derrière eux, qu'un public indifférencié.

Il y a une composante de l'Association sur laquelle vous avez peu insisté : les usagers. Certes, le comité de patronage était destiné à les représenter dès lors qu'ils étaient organisés. Mais comment, au départ, avez-vous voulu les associer ?

M.P. – Nous avons voulu qu'ils soient associés au contrôle de la Maison par le biais d'une assemblée générale des adhérents qui élirait des représentants à l'assemblée de gestion et au conseil d'administration. Mécanisme qui fonctionne mais qui, finalement, ne mobilise pas les foules. Se réunir à plusieurs milliers pour être des représentants, de toute façon, minoritaires n'est pas une manœuvre facile et sûrement utopique... D'autant que les adhérents ne représentent qu'eux-mêmes, en

principe (le vote est personnel et chaque adhérent ne peut avoir qu'un mandat) et non pas les associations auxquelles ils appartiennent. Cette règle a été établie de façon à éviter de très vives surenchères politiques ou une O.P.A. sur la Maison de la Culture. Pour une institution dont les règles n'étaient pas encore établies, nous avons pensé qu'en ayant une assemblée de fondateurs, cela garantirait une certaine stabilité dans cet œcuménisme un peu gauchisant que nous avions et qu'ainsi, on ne serait pas, d'une assemblée à l'autre, prisonniers de gens qui auraient pris le contrôle de l'appareil. De là vient sans doute le fait que n'ayant pas donné tout le pouvoir aux usagers et ceux-ci ne l'ayant pas, ils se démobilisent.

Peut-être n'avons-nous pas su assurer une promotion de la base, intéresser suffisamment les gens et que finalement, une grande partie des usagers de la Maison s'intéressent à ses activités mais ne sont pas assez préoccupés pour se déranger ou administrer.

Dans l'ensemble, la Maison de la Culture a rencontré un mouvement d'adhésion assez large. Elle a été assez bien gérée par l'Association et les directeurs, dans des styles, bien sûr, différents. Les Grenoblois, me semble-il, sont, en gros, satisfaits – ce qui ne veut pas dire que tout allait ou aille bien. Il y a tous ceux qui ne viennent pas...

Propos recueillis par Marie-Françoise Sémenou et Jacques Laemlé.



Hamlet, mars 1977.